

une forte croissance, en raison des produits des *assentamentos*. Cependant, faute d'organisation de la commercialisation, une trop forte production aboutit à la chute des cours : en 2000, la récolte de manioc (*macaxeira*), stimulée par les projets agricoles, a été telle que son prix est tombé à 0,1 euro le kilo sur les marchés de la région. Les *parceiros* ont préféré laisser pourrir sur pied ce qu'ils ne consommaient pas directement. Depuis, un certain nombre ont replanté de la canne, les cours du sucre étant actuellement très élevés.

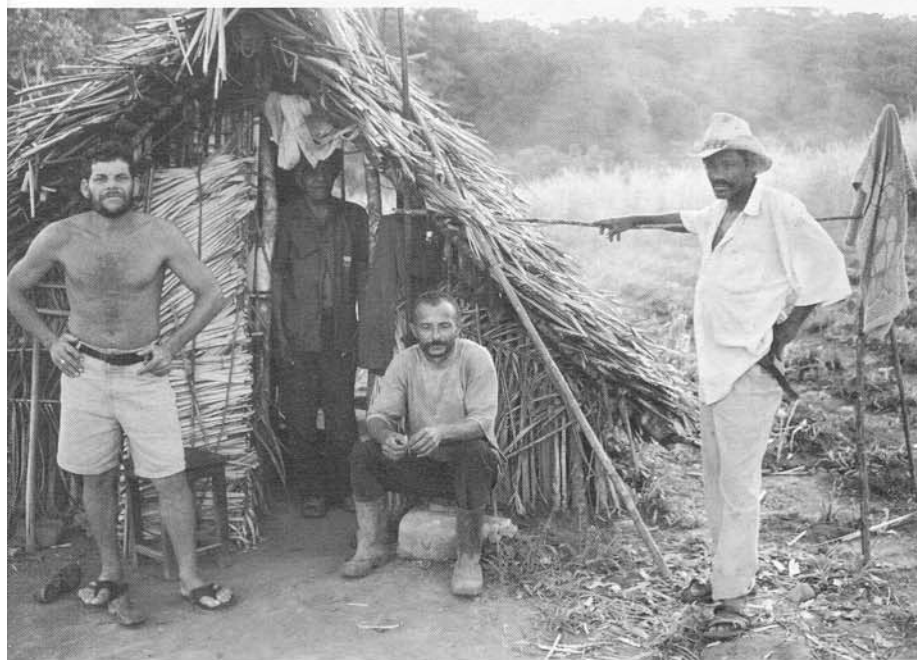
Tous ne vivent pas de la même façon le processus de distribution des terres, et l'incertitude qui l'accompagne : la signification que la transformation des règles du jeu prend pour eux dépend notamment de leur trajectoire antérieure. Ceux qui avaient un contrat de travail, même s'ils se réjouissent d'être désormais autonomes, regrettent la disparition d'un salaire régulier. S'ils bénéficiaient d'un patron bienveillant, assurant une forme de protection sociale, ils sont souvent inquiets d'être livrés à eux-mêmes, sans avoir quelqu'un vers qui se tourner en cas de problème d'argent ou de santé.

D'autres, qui n'avaient pas accès à un lopin, se réjouissent de pouvoir « travailler pour eux-mêmes », et disent leur espoir dans l'avenir, pour eux et leurs enfants.



*parceiros* APRÈS LE TRAVAIL  
DANS LA ZONE COLLECTIVE DE L'*assentamento* AMARAGI.  
Septembre 1999 (BL)

Zé Francisco, Antônio, Maria Quitéria, et d'autres *parceiros* d'Amaragi viennent de terminer le désherbage sur une parcelle de canne qu'ils exploitent en commun dans la zone collective.



APRÈS LE TRAVAIL SUR LA PARCELLE. CABANE DE NECO, SERRA D'ÁGUA. Septembre 1999

Bau Presidente nous a emmenés jusqu'à la parcelle de Neco, ancien journalier, assis devant sa cabane. Son cousin, à gauche, et son oncle, l'aident à cultiver.

« Pour moi, c'a été trop bon, pour moi, cela a été une bénédiction, cette histoire d'avoir les terres, parce que je suis tranquille, je travaille ce qui est à moi, je produis pour moi-même. [...] Je travaillais sous contrat [saisonnier], en cette saison j'étais accroché au monde en coupant la canne pour gagner, parce que je travaillais seulement six mois, et six mois sans manger. Quand la récolte se terminait, je recevais un petit quelque chose, et je restais sans rien faire tout l'hiver, je restais à me casser la tête, quand j'allais faire un contrat c'était au mois de la Saint-Jean, sur les terres de l'usine, avec tout le travail, le gars

qui souffre ; maintenant, non, le gars travaille tout le temps ici, avec la volonté de Dieu, une fois que ses cultures ont poussé, ça y est, finis les temps difficiles, il se contrôle, [...] le type a la tête froide, travaillant beaucoup, mais travaillant sans fatigue. Et quelqu'un qui est chez lui, si Dieu veut, ça pousse, il mange une chose, mange une autre, [...] il a de la farine de manioc, il a déjà planté des légumes, il plante de tout, il n'a rien à acheter au marché, il a tout, une patate douce, il a tout, alors c'est plus facile, il emmène un petit truc pour vendre à la ville, il achète ce dont il a besoin et ça y est, il est tranquille, pour moi, ç'a été trop bon, pour moi ç'a été une bénédiction. »